

# HARRY BERNARD

romancier fécond et bon naturaliste

par Claude MELANÇON

Le journalisme mène à tout, dit-on, à condition d'en sortir. Harry Bernard est la preuve qu'on peut y rester et aller loin. Journaliste, il l'est depuis l'âge de 21 ans puisque, né en 1898, il fit ses débuts au « Droit » d'Ottawa, en 1919. C'est à la Galerie de la presse parlementaire que je fis sa connaissance l'année suivante. De là date notre longue amitié.

Saturé de discours après quatre ans de Parlement, Harry Bernard quitte la capitale pour prendre la direction du « Courrier de Saint-Hyacinthe », hebdomadaire fondé en 1853, aujourd'hui doyen de nos



Claude Melançon, M.S.R.C., a débuté dans le journalisme en 1918 et a été courériste parlementaire à Ottawa de 1919 à 1923. Nommé publiciste français du Canadian National en 1923 il est aujourd'hui directeur adjoint du service des relations extérieures de ce réseau. Durant la dernière guerre il a été censeur de la presse puis directeur associé du Service de l'Information. Il est l'auteur de « Par Terre et par eau » (roman pour enfants), « Nos Animaux chez eux » (prix David 1934), « De l'épi au pain », « Les Poissons de nos eaux », « Charmants Voisins » (oiseaux) et « Inconnus et Méconnus » (amphibiens et reptiles). Officier d'Académie, membre à vie de la Société Zoologique de Québec, membre de la Société canadienne d'histoire naturelle, membre du Cercle Marco Polo, membre de la Société des Écrivains canadiens.

Tous droits de reproduction réservés, par les ÉDITIONS D'AUJOURD'HUI, ENR.

journaux français. Il revient, pour ainsi dire d'instinct, à Saint-Hyacinthe, lieu d'origine de sa famille qui y est établie depuis quatre générations. C'est là qu'il a fait ses études secondaires et qu'il habite encore.



Devant le Collège, à Rome, en Décembre 1920.

C'est que toute la vie de Bernard est d'une logique admirable. S'il est né à Londres et a été instruit en France jusqu'à l'âge de huit ans, il n'a jamais cessé d'être profondément attaché au Canada français. S'il a débuté dans la presse quotidienne, c'était pour se mieux préparer à jouer un rôle prépondérant dans la presse hebdomadaire et s'il a choisi de s'établir dans la ville de ses ancêtres c'est que, régionaliste dans l'âme, il a voulu vivre à la source de son inspiration. Déjà, chez ce garçon de 25 ans, était arrêté le plan d'une vie de labeur; déjà s'orientait sa carrière d'écrivain fécond.

Journaliste il l'est demeuré, parce que la littérature n'est pas précisément lucrative et qu'il faut bien vivre, mais surtout parce que la profession lui ouvre un champ illimité d'observations. Aucune autre école n'enseigne mieux l'homme. Et Bernard est un studieux. Toutes les gouttes de vie

qu'il recueille au jour le jour sont de l'eau qui fait tourner son moulin. Encore n'est-il pas satisfait de la mouture qu'il obtient ainsi. Il pioche les bons auteurs et les traités de psychologie. En même temps, il vise à enrichir son bagage de connaissances générales, à perfectionner son métier d'écrivain, à polir cette diable de lan-



À l'extrême-nord du grand lac Clair, en haut de Saint-Michel-des-Salutes



Au moment de prendre un portage dans la forêt du Haut-Saint-Maurice.

nation et ce sera l'un de ses titres de gloire.

On trouvera naturel que je m'arrête ici à Harry Bernard naturaliste. D'autres expliqueront mieux que moi la valeur des six romans et du livre de nouvelles (1) que Bernard a déjà livrés au public, du septième roman qui doit paraître incessamment (2), et l'importance de son volumineux essai sur le « Roman régionaliste aux Etats-Unis » (1949). Il me tarde de rejoindre sur un terrain plus familier l'ancien élève du collège Rollin de Paris, grand lecteur des Fables de Lafontaine, qui a lui-même conté sa première impression du Bonhomme :

« Maints passages m'échappent, et les préoccupations de l'auteur à l'endroit du Roi de France, du Dauphin, de tel seigneur à partieu, me laissent froid. Je ne m'y attarde guère, préférant à la famille royale des bêtes qui m'étonnent par leurs sentiments humains ». (3)

gue française, si difficile à posséder pour nous qui vivons dans un milieu bilingue et sommes obligés de la réapprendre chaque jour. En marge du journal qu'il doit mettre sous presse toutes les semaines, et de quelque dix ou douze volumes écrits avec soin, il poursuit des études qui le conduiront à la licence (1943) puis au doctorat ès lettres de l'Université de Montréal (1948).

Il y a peu d'exemples dans les lettres canadiennes d'une telle conscience professionnelle. Bernard est peut-être le romancier qui, chez nous, se donne le plus de mal pour écrire et avoue n'être jamais satisfait. Il est certainement l'un des premiers, sinon le premier en date, qui ait fait entrer la Nature canadienne dans notre littérature d'imagi-

Mais Bernard a fait mieux que lire des fables. Très tôt dans sa carrière d'écrivain il a compris que les personnages d'un roman et surtout d'un roman régionaliste, ne paraissent vrais que si le décor dans lequel ils évoluent est aussi vrai. La Nature canadienne n'est pas simplement présente à des descriptions plus ou moins poétiques, à des métaphores plus ou moins heureuses. Elle est nous, comme nous sommes un peu elle. Les paysages familiers, les êtres qui les animent, pénètrent et façonnent notre âme, contribuent à modeler notre caractère ethnique et nos façons de penser. Il est difficile de nous connaître bien si nous ne connaissons pas notre milieu et les créatures qui partagent notre vie. Sans parler de l'obligation morale pour l'homme de se situer dans la création afin de mieux apprécier sa dépendance envers le Créateur et d'accomplir ainsi son destin. L'histoire naturelle bien comprise n'est pas simplement un jeu de mémoire et un agréable passe-temps. C'est une avenue qui mène à la Divinité. Chaque plante, si insignifiante soit-elle, chaque être, soit-il, quasi imperceptible, est une idée incarnée de Dieu et reflète sa puissance.

Cette pensée, même si elle n'est pas développée dans un roman, existe dans le subconscient d'un auteur chrétien. On la sent chez Bernard. Non seulement celui-ci s'est penché avec amour sur les bêtes et les fleurs sauvages, mais il leur a accordé une place d'honneur dans ses écrits. Il leur a même consacré une série d'allums illustrés (4) où il a mis à la portée des enfants le fruit de ses observations et de ses recherches.

Car, toujours consciencieux et fidèle à sa méthode de travail, Bernard est allé lui-même à la Nature. Il a décrit son procédé dans l'« Enseignement secondaire », (5)

« Partout » écrit-il, « je tâche d'approcher, de toucher, de comprendre. Je regarde et j'interroge. Les réponses donnant peu de satisfaction, en ce qui regarde la flore et la faune, j'entreprends l'étude de la botanique et



On campe sur une île du lac Kawachikanik, dans un pays totalement sauvage.

- (1) L'Homme tombé, La Terre vivante, La Maison vide, La Ferme des pins, Juana, mon sœur, Dolores et La Dame blanche (nouvelles).  
 (2) Les Jours sont longs (Cercle du Livre de France).  
 (3) Harry Bernard : « Comment j'en vins à écrire. » L'Enseignement Secondaire au Canada, Avril 1943.

(4) A.B.C. du Petit naturaliste canadien (2 tomes).

(5) L'Enseignement secondaire, avril 1943.



A la pêche; un brochet du nord qui pèse une vingtaine de livres.

de la zoologie dans ses diverses parties. Par goût et par nécessité, je cours bois, champs et grèves. Sur le terrain, je m'oblige à nommer les oiseaux, les insectes, les plantes qu'il me semble découvrir. En compagnie de l'abbé Ovide Fournier, aujourd'hui professeur à l'Université de Montréal, je parcours l'hiver les bois qui s'étendent à l'arrière du Séminaire de Saint-Hyacinthe et nous nous amusons à identifier les arbres par l'écorce. Je poursuis les poissons des rivières, je collectionne cailloux et champignons, je cherche des fossiles, je prépare avec l'abbé Fournier une centaine de planches d'herbier. Petit à petit, je me constitue de première main un bagage encore modeste de connaissances, que l'on ne trouve pas facilement dans les livres.

Entre vingt-cinq et trente ans, je m'initie à ces sciences naturelles qui me répugnaient au collège, et sans aperçus desquelles le romancier écrit fatalement des insanités. Car le romancier doit tout savoir ou à peu près.

Ce que Bernard ne dit pas dans cet article, c'est que durant ces derniers vingt-cinq ans il a complété ses études livresques et ses études aux environs de Saint-Hyacinthe par de longues randonnées à travers la province et au dehors. Sans guide, avec des compagnons aussi hardis que lui, il a parcouru pendant une dizaine d'années les régions inhabitées du Haut Saint-Maurice. Armé d'une boussole et de quelques cartes plus ou moins exactes, il a pagayé et « portagé » sur des centaines de milles, pêchant son dîner en cours de route et couchant sous la tente pendant des semaines d'affilée. Son expérience pratique de la forêt nordique se révèle dans les articles que publie « Chasse et Pêche », revue spécialisée qui s'adresse à des lecteurs avertis des choses de la Nature.

Ce que Bernard naturaliste communique à Bernard romancier, ce ne sont donc pas des reminiscences de livres écrits en France, mais du vu et du vécu au Canada, et plus spécialement au Canada français. Toujours

logique avec ses intentions régionalistes, sans cesse consciencieux, il ne parle que de ce qu'il connaît bien.

Une telle fidélité à un idéal, un effort littéraire si continu méritaient d'être reconnus. Les récompenses et les témoignages d'appréciation sont venus à Harry Bernard sans qu'il les cherchât ou les sollicitât. Prix David du roman deux années de suite (1924 et 1925), Prix David de littérature (1931), six fois lauréat des Prix d'action intellectuelle de l'A.C.J.C. au temps où ils existaient, boursier de la fondation Rockefeller de New-York (1943) et chargé par celle-ci d'une enquête de plusieurs mois sur le roman régionaliste aux Etats-Unis, il fut reçu, en 1943, membre de la Société Royale du Canada. En février 1950, l'Association des Hebdomadaires français du Canada le désignait avec trois autres journalistes au Congrès international de la presse catholique, tenu à Rome.

A chaque honneur qui vient le chercher dans sa retraite laborieuse Harry Bernard répond — ce qui est caractéristique de l'homme — par un nouvel effort. Il semble que chaque reconnaissance officielle de son talent l'incite à en donner une nouvelle preuve. A peine le « Livre de France » a-t-il annoncé la publication de son septième roman que lui-même parle du huitième. Et comme il est encore jeune, maître de la méthode qu'il a patiemment élaborée, sûr de ses moyens, il nous donnera d'autres témoignages de son beau talent et de son amour de la Nature canadienne.

